FRC 4'. 28437a
Case Frc 24119

TROISIÈME AVIS IMPARTIAL AUX CITOYENS, OU LE FIDÈLE ORGANE DE L'OPINION PUBLIQUE.

Sans aucun intérêt personnel, n'ayant à soutenir ni parens ni alliés ; richesses ni biens à conserver ; François, par hasard, en son pays natal, jaloux seulement de remplir les devoirs de Citoyen reconnoissant, voilà, mes chers Compatriotes celui qui (en ce moment) a l'honneur de vous soumettre ses idées, et voici l'esprit qui dicte les avis sur lesquels vous daignez faire la grace à l'Auteur de jeter des regards attentifs.

Déjà l'on remplit avec un empressement louable, la double tâche de conserver à la postérité les faits mémorables de cette étrange révolution, et de lui transmettre les noms des Sages Modernes qui nous ont si éloquemment mis en garde contre les dangers qui nous menaçoient, ainsi que des Héros dont la bravoure a si heureusement secondé leur opinion. Oui, nous pouvons être tranquilles sur cet article ; les Auteurs et Rédacteurs, jusqu'à présent, se sont acquittés de leur devoir avec autant d'éloquence que de franchise. Si quelques Citoyens y trouvoient cependant des oublis ou fautes de précision, s'ils exigeoient enfin

THE NEWBERRY LIBRARY

plus de fidélité, ils peuvent être assurés que tôt ou tard avant la conclusion de leur ouvrage, les Rédacteurs des révolutions, après un scrupuleux et rigoureux examen, reviendront sur leurs pas, et rendront à chacun la justice qui lui est due. Plusieurs personnes se plaignent amèrement que quelques-uns de leurs amis ont été négligés ; ont-elles tort ou raison ? Je ne puis en être juge.

Mais, dans des instans que l'Être Suprême nous a ménagés depuis tant de siècles pour puiser à grands traits le bonheur de notre Patrie, quels reproches, nos Neveux, la Postérité n'auroit-elle pas à nous faire ! Quels remords n'auriez-vous pas, Illustres Législateurs, si vous laissiez échapper un si précieux moment sans établir une base fondamentale, et sans avoir donné la dernière main au Temple de Justice, et du vrai bonheur dont le Ciel, par la voix de la Nation, vous a nommés les *Architectes* !

Sages François, ne nous manquent-ils pas de ces plumes qui, remplies de miel, soient capables de donner des avis prudens, et fixer enfin un essaim de mouches auxquelles les araignées ne cessent de tendre des lacs tissus avec adresse, enduits de leur *fiel empoisonné*.

La douceur, l'honnêteté et la politesse, de tout temps, ont été, des Français, les signes caractéristiques ; ces vertus ne suffisent pas pour métamorphoser un siècle de fer en or ; faire le bien, dis-je, dans cet âge éclairé, n'est pas chose facile. Il nous faut une mâle et naïve éloquence ; il faut être goûté des personnes très-instruites qui nous

donnent des Loix, négliger un moment les fleurs de réthorique, se mettre à la portée, clairement nous faire entendre de cette classe du bon Peuple pour le bonheur duquel on les fait, et qu'une *politique* aussi *barbare* que *superstitieuse*, avoit jusqu'à présent plongés dans l'obscurité du gouffre affreux de l'ignorance; enfin, mes chers Compatriotes, il ne suffit pas que l'on nous rende un compte exact du passé, ne faudroit-il pas pénétrer davantage les conséquences du présent pour l'avenir? N'est-ce pas-là le devoir le plus essentiel pour le bonheur de la Nation, tant que ses *Augustes Représentans* tiendront leurs *immortelles Assemblées*? Il est nombre d'Auteurs très-capables sans doute de remplir cette tâche; mais la crainte de se montrer trop officieux ne les retient-elle pas? Tous les individus n'aiment pas également un Auteur véridique; dans ce moment d'alarmes et d'effervescence, où, sans le secours des Bastille, sur de simples soupçons, l'on s'arroge le droit de faire sauter la tête à des hommes comme à des moineaux, on y regarde à deux fois, et chacun se laisse persuader aisément que son heure fatale n'est pas encore venue. La mienne, François, est toujours prête à recevoir les coups de vengeance et d'injustice; je mourrai satisfait, pourvu qu'auparavant je laisse échapper une étincelle de lumière dans l'horrible obscurité du sombre voile dont nous sommes obscurcis maintenant.

Illustres et respectables Représentans de la plus *formidable* des *Nations* de la Terre, c'est à vous que j'ai l'honneur d'adresser cette humble remarque: puissiez-vous avoir une idée de la crainte, de l'effroi, de

la consternation du troupeau immense dont les regards tremblans, fixés vers le CIEL, implorent l'assistance de l'*Être* qui venoit de lui donner une seconde existence par cette révolution, et que des cabales infernales menacent de replonger incessamment dans le tombeau ! jugez-en, ARBITRES de son sort, par l'effroi de ceux mêmes qui sont à l'abri des injustices que l'on voudroit vous faire commettre, & qui vous seroient reprochées par ceux-là même qui vous les suscitent.

Noble Député POPULAIRE du midi de la *France*, ne soyez point étonné qu'une foible voix telle que la mienne ose adresser des idées à un homme qui, d'un seul trait de plume, pourroit les étouffer ; le même amour, la même hardiesse qui vous fit entreprendre la défense de la BONNE CAUSE m'anime & me soutient aujourd'hui pour vous mettre en garde contre vos ennemis, & vous prier de continuer loyalement à défendre cette cause divine. Ne vous y trompez pas, brave homme, nous vous connoissons tous ; vous avez le cœur bon & franc, un esprit seul capable de faire le plus grand bien à la Nation, pourvu que vos ennemis flatteurs ne le guident pas vers le mal ; vous avez l'art étonnant de laver la cause la plns noire : quel champ d'honneur pour vous, homme incomparable ! Inspiré par un bon génie, vous rendriez celle-ci plus blanche que la neige.

Ne démentez pas l'espoir de vos respectables Commettans, ne flétrissez pas les lauriers qu'ils ont cru mériter en vous donnant leur confiance ; veillez sur les vôtres ; sont-ils aussi touffus qu'ils l'étoient vers le milieu de Juillet dernier ? Qnel plaisir nous goûtions

à Paris, en prêtant l'oreille aux douces émotions de cœur du bon Peuple, en faveur du *noble* Député qui le défendoit. On fouloit aux pieds les maudites paperasses qui rappeloient des faits auxquels une fougueuse jeunesse avoit donné lieu, des faussetés peut-être inventées tout exprès, pour perdre le Héros que l'on vouloit prôner. Eh bien, qui le croiroit! ce même Peuple aujourd'hui change d'avis; il veut exterminer celui qu'il a chanté : l'on ne doit pas juger par des bruits populaires, mais lorsqu'ils sont appuyés de libelles, de chansons et d'écrits signés, alors le plus grand des Héros doit lui-même trembler. Je suis porteur de copies de quelques-uns qui m'ont été confiés par des personnes auxquelles ils ont été adressés, qui pour vous ont de l'estime, et pour lesquelles vous en avez. Eh! pourquoi me suis-je fait une loi de ne nommer ici personne; je citerois votre nom sans crainte de le flétrir, persuadé comme je le suis que le même esprit qui d'abord, pour la défense de cette cause, vous inspira, sera votre guide jusqu'à la conclusion de la crise. Votre père fut l'Ami des hommes; le Ciel vous forma sans dotue pour en être le *défenseur*. Si l'on vouloit ajouter foi aux bruits populaires, quelle idée se formeroit-on des cercles du Palais-Royal, dont Vous, et *trois autres*, passez pour les *supports*, ne diroit-on pas que la moitié de Paris, dont vous passez aussi pour le Génie, voudroit égorger l'autre; ne s'imagineroit-on pas que la Capitale veut donner des Loix à la France, se former en République; diriger, menacer, conseiller, appeler ou congédier l'Assemblée Nationale; absurdité, rien

de plus faux, mais véritablement inventé par ceux qui desirent pêcher en eau trouble.

Braves et fidèles insulaires François, que le sort du *Clergé* de FRANCE, relativement aux *dîmes*, ne vous épouvante pas, malgré les bruits sourds, sinistres avant-coureurs de l'iniquité : le *vôtre*, il faut l'espérer, ne sera pas aussi rigoureux. Vous avez du moins l'avantage d'un moment plns calme que celui dn 4 au 5 Juillet 1789. NOSSEIGNEURS les Représentans sont beaucoup plus circonspects qu'on ne vous les dépeint; ils pèsent dans leur sagesse, à plus d'une reprise, les démarches, Décrets et Délibérations qui seroient dans le cas de les compromettre, si la nécessité les obligeoit à revenir sur leurs pas, pour modifier des actes qui devroient toujours l'être avant que de passer.

Reposez-vous sur leur sage politique et le zèle des voyageurs qni sachant vous apprécier, ne négligeront rien, et passeront les nuits à veiller pour démontrer la différence étonnante qui existe entre des COLONIES riches, florissantes et utiles à la mère Patrie par la seule industrie de ses Colons; des ISLES qui cependant ne sont que des points dans l'immensité, en comparaison du vaste Continent auquel elles servent d'avant-garde, cette terre ferme, avec bien moins de peines, peut fournir à la subsistance de ses Habitans, et demande que sa régie soit calculée et proportionnée à son étendue et à ses ressources. Douze années de résidence dans l'Amérique Septentrionale m'ont mis à portée de connoître ses facultés, ponr donner un libre essor à l'humanité de ses habitans, relativement à L'ESCLAVAGE DES NEGRES; malgré le grand moyen dont la nature

a doué ces insurgens, et qui les met à portée de donner au loin à leurs affranchis des terreins incultes, pour s'établir, y former des Colonies d'alliés et de défenseurs contre les Souvages, encore n'ont-ils pas laissé de n'agiter cette importante question qu'avec la plus grande *prudence* et *modération*.

Tout homme, de quelque couleur qu'il soit, est né pour être LIBRE. La Loi naturelle rend ce fait incontestable; le crime seul doit lui donner des fers. Satisfaites vos sentimens humains envers ceux qu'une barbare avarice a asservis; affranchissez-les, s'il est en votre pouvoir d'améliorer leur sort, sans les rendre *antropophages*, et exposer également à leur vengeance nombre de leurs maîtres qui, par leur cruauté, ne l'ont que trop méritée; et ceux qui, pour la plupart humains et laborieux, les ont employés utilement à remuer un sol ingrat et à arracher de son sein des secours qui plus d'une fois ont rendu les plus grands services à la *Mère-Patrie*. S'il étoit possible d'imiter le Général de la Milice de Paris! de congédier les Noirs cultivateurs des Isles Françoises avec le même art et la même humanité que ce sage Commandant met en usage pour purger la Capitale des constructeurs de la PLATE-FORME de MONTMARTRE. Si l'on pouvoit en donnant à chacun sa liberté, lui assigner un coin de terre hors des Isles, le munir d'argent pour subsister en voyage, et un certificat qui réclamât la protection des habitans chez lesquels il seroit dans le cas de passer pour retourner dans son pays, ou que des vaisseaux, l'y reconduisissent avec autant d'ardeur et de douceur qu'ils ont mis d'inhumanité à aller les

enlever, ils pourroient ramener en retour avec eux des malheureux qui manquant d'ouvrage, végétent comme des brutes sur les terres Européennes; alors on verroit la SAGESSE, le POUVOIR et l'HUMANITÉ. Françoise briller dans tout son lustre.

Je n'ai jamais mis pied à terre dans les isles Françaises: je n'y ai aucune propriété; à peine y ai-je des connoissances; mais ayant assez séjourné dans les isles Holandoises leurs voisines; je puis me tracer une idée juste du désastre qui résulteroit dans ces isles, et reflueroit jusqu'en France, si tout-à-coup on alloit affranchir des millions d'esclaves; le dernier exemple de Paris et de ses environs sur-tout, peut donner une idée exacte de la barbare effervescence, qu'un coup aussi inattendu donne à l'imagination des malheureux esclaves.

Je vois d'ici des millions d'hommes malheureusement accoutumés à travailler sous les coups de fouet, comme des bêtes de somme, s'assoupir enfin sous cet arbre de liberté, le terrein participant en quelque sorte de leur nature, qu'il me soit permis de m'exprimer ainsi, accoutumé comme eux à ne produire qu'à force d'être tourmenté, dans une sorte d'ivresse lui-même, ne fourni plus que le dixième du nécessaire aux indulgens Cultivateurs qui, bientôt affamés, assouvissent leur rage dans le sang de leurs anciens maîtres, lesquels dénués de bras ne peuvent plus suffire à fournir des vivres. Ces affranchis, après avoir fait un massacre de tous ceux qui n'ont pu les éviter, ennivrés de *paresse* et de *liberté*; devenus téméraires et cruels, finissent par revenir à leur première nature, et s'entremanger les

uns les autres. Lorsqu'il est impossible de faire et parfaire le *bien*, il ne faut pas ébaucher le MAL ; il seroit plus politique et beaucoup plus humain de faire une Loi qui rendît esclaves à leur tour les maîtres qui seroient légalement convaincus d'avoir traité leurs Nègres avec inhumanité, d'effacer absolument cette tache de naissance que l'injustice et la loi du plus fort ont rendue telle. Respectez et admettez dans les sociétés les esclaves qui s'affranchiront honorablement, ils le méritent d'autant mieux qu'ils se seront en quelque sorte récréés eux-mêmes. CITOYENS, ce préjugé est encore un reste de barbarie Gauloise qui doit faire place au bon sens et à la philosophie Française.

Prenez le milieu dans tout, il en résultera que si le bien n'est pas aussi évident, le MAL sera dans le même cas, et nous ne serons peut-être pas exposés à payer plus que nous ne pouvons, en dommages & intérêts à tous les Colons ruinés, échappés du carnage, et qui auroient infailliblement droit de réclamation contre une injustice criante et déshonorante pour la Nation. Ces insulaires, sur un refus dicté par l'impossibilité, ne seroient malheureusement que trop disposés à porter contre nous la bravoure qne nous leur connoissons, et dont un grand nombre vient de donner des preuves dans Paris, je ne les vois ces braves gens que trop disposés à se venger de l'injustice sur la *Mère-Patrie* ; ils susciteroient des troubles dont nous n'avons que faire, et qui sont bien loin d'être les motifs pour lesquels ils ont pris les armes dans Paris, le 13 de Juillet.

Je supplie tous les bons Citoyens de croire qu'il en est ainsi de celui qui sera toujours de pied-ferme, des François en général,

Le très-humble et très-zèlé Serviteur,

Le Chevalier QUESNAY DE BEAUREPAIRE, Ancien et premier Commandant du District des Mathurins, Président de l'Académie de Richemond en Virginie.

Paris, ce 29 Août 1789.

ERRATA.

Second Numéro de l'Avis Impartial, première page, dixième ligne, au lieu de l'esprit du Gouvernement Monarchique, *lisez*, Gouvernement PATERNEL *ou* MONARCHIQUE.

Même Numéro, page 8, treizième ligne de l'Avis au Lecteur, *lisez*, MORIN au lieu de Morisot.

AVIS AU LECTEUR.

Selon le vœu de nombre de personnes, l'Auteur veut bien continuer de livrer à la publicité ces sortes d'Avis, &c. mais sans s'astreindre à aucune obligation, tant pour la durée que pour le nombre des pages qu'ils emploieront,

ne voulant y insérer, autant que faire se pourra, aucuns faits inutiles, redits ou incertains. Ils seront publiés selon que la nécessité des circonstances le requerra, soit une, deux ou trois fois par semaine, ou tous les quinze jours, en raison de l'abondance ou de la disette des matières à traiter. Ces Avis, du même format et caractère, se trouveront à Paris, chez MORIN, Libraire, au bas de la rue Saint-Jacques; et à Versailles, chez BLAISOT, rue Satory, à raison de 2 sols lorsqu'ils seront contenus dans quatre pages, et de 3 lors qu'il y en aura huit, de même en proportion.

Les personnes qui desireront s'abonner pour la totalité, aux adresses ci-dessus, les auront à raison de 4 sols les seize pages.

Le Rapport Militaire, par le même Auteur, intitulé : Galliæ Libertas, *se trouve aux mêmes endroits.*

A VERSAILLES, chez BAUDOUIN, Imprimeur de L'ASSEMBLÉE NATIONALE, Avenue de Saint-Cloud, N°. 69.